

-- CHIEMI ERI --

Chiemi Eri, de son vrai nom Chiemi Kubo - 久保智恵美 - naît en janvier 1937 à Taitō, un arrondissement de Tokyo. Enfant, elle baigne dans l'univers musical, Masuo Kubo, son père, est un musicien autodidacte de clarinette, de piano et de shamisen, il se produit avec son groupe au sein de la Yoshimoto Kogyo Company (considérée comme l'un des plus importants groupes japonais de divertissements et de médias), sa mère, Toshiko Tanizaki, est chanteuse d'opéra, travaillant également à cette même compagnie.

C'est pour subvenir aux besoins de sa famille que Chiemi Eri débute très tôt sa carrière de chanteuse sur les bases militaires états-uniennes, en reprenant les standards musicaux de l'époque. Très appréciée, elle se fait appeler « Ellie », surnom qu'elle conserve pour la scène, Eri se prononçant « Ellie » en japonais.

En fait, l'essor de nombreux artistes à cette période de l'après-guerre ne peut se comprendre qu'à la lumière du contexte d'occupation du Japon par l'armée états-unienne (1945-1952). À cette époque, nombre de jeunes chanteurs et chanteuses se sont fait un nom en passant sur les scènes des clubs réservés aux troupes militaires afin de les y divertir. Les cachets étaient corrects et les conditions de travail plutôt bonnes. Alors qu'à la fin des années 1940 l'audience de ces artistes ne dépasse guère le cercle du contingent, elle s'élargit au cours de la décennie suivante à la jeunesse japonaise.

Dans ce contexte, l'ouverture culturelle du Japon, amorcée un siècle plus tôt, s'accélère. On assiste à l'importation de styles musicaux en vogue à l'époque : jazz, be-bop, swing, mambo, etc., ainsi qu'au développement d'une véritable industrie musicale basée sur le modèle états-unien.

S'il ne fait aucun doute que l'occupation états-unienne a eu une influence majeure sur la culture populaire japonaise de cette époque, ce phénomène ne peut être compris de façon unilatérale, mais plutôt en terme d'hybridation, concept cher à Homi Bhabha, qui engage à penser les transferts culturels dans toute leur ambivalence et complexité.

Et les chansons de Chiemi Eri incarnent parfaitement cette hybridation. Signé chez King Records, *Tennessee Waltz*, son premier disque enregistré à l'âge de 14 ans en témoigne déjà, par son interprétation bilingue en anglais et en japonais. Son timbre de voix d'une certaine maturité pour son âge, lui assure la célébrité au Japon et aux Etats-Unis.

Elle poursuit sa carrière en interprétant des chansons traditionnelles issues du folklore japonais (par exemple *Sano-sa* et *Sakaba-nite*, considérés comme ses plus grands succès), soit puisant dans le répertoire des tubes internationaux (*Blue Moon*, *Jambalaya*, *Besame Mucho*, *Carioca*, *C'est si bon*, etc.). Sur scène, elle se fait accompagner par des musiciens de renom, notamment le saxophoniste Nobuo Hara et son Jazz Big Band Sharps and Flats, connus pour avoir popularisé le jazz au Japon. Elle enregistre également avec les Tokyo Cuban Boys un album aux sonorités cubaines.

Parallèlement, elle entame une carrière d'actrice au cinéma et au théâtre. Elle devient alors avec Misora Hibari et Izumi Yukimura, également actrices et chanteuses, une icône de la culture populaire japonaise. *Chiemi Ooini-utau* (Chiemi sing a lot), une émission de télévision lui est même consacrée en 1965. Aussi, elle participe de nombreuses fois à Kohaku Uta-Gassen, qu'elle remporte deux fois en 1963 et l'année suivante. Prenant la forme d'un concours musical, cette émission télé, l'une des plus populaires du Japon est diffusée chaque année lors du réveillon du nouvel an.

Chiemi Eri connaît une vie intime mouvementée, un temps mariée à Ken Takakura (en 1959), un acteur japonais de renom ayant également joué à l'international et parfois surnommé le « Clint Eastwood japonais », puis séparée à cause d'une sombre histoire d'escroquerie organisée par sa demi-sœur, alors jalouse de son succès. Le 13 février 1982, elle est retrouvée morte par son manager dans de mystérieuses circonstances. Elle a 45 ans.